

Ramdane Issaad

Pégase

roman

Denoël

Extrait de la publication

Pégase

**DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS**

Le Vertige des Abbesses, 1990

Ramdane Issaad

Pégase

Denoël

roman

Extrait de la publication

© by Editions Denoël, 1991
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
B 2.207.23815-6
B 23815-7

**A Quinquin,
pour tout ce qu'il m'a appris.**

**Même si, selon la formule consacrée,
toute ressemblance avec des personnages existant
ou ayant existé ne saurait être que fortuite,
Pégase a deux ailes : Caroline Berg et Kirsten Stendevad.**

Chapitre 1.

« Et Dieu dans tout cela ? Il chancelle... »

NICOLAS UBU CEAUSESCU
Décembre 1989

Il faisait lourd ce jour-là. Une lame de soleil découpait la place en sentes d'ombre et de lumière et je zigzaguais tel un ange déchu sous les murs de la vénérable petite église qui fait l'orgueil de notre village. Je filais un type, un étranger en complet anthracite qui trottait d'un pas nerveux de citadin pressé. Par ces canicules, c'était une gageure mais la curiosité m'aiguillonnait; dans la Brie il n'y a pas tant d'occasions de se divertir. L'inconnu portait une paire de lunettes noires, un feutre élégant, il n'était ni beau ni laid, ni jeune ni vieux, ce n'était qu'une silhouette, une existence anonyme qui flânait dans un village assoupi à l'heure du pousse-café.

Le mois d'août s'étirait mollement vers le 15, les blés étaient à point et les moissons commençaient. Chacun s'accordait quelques heures de

répît avant le coup de collier. A la campagne, on aime économiser.

L'individu n'accorda pas un regard aux magnifiques chevaliers pétrifiés du frontispice. L'église datait du XIII^e, j'avais parfois dix mille ans mais je ne me lassais pas de l'admirer, je savais qu'elle durerait un peu plus longtemps que moi.

Nous marchions l'un derrière l'autre, je ne cherchais pas à me cacher, j'étais chez moi, dans mon fief, lui était d'ailleurs. Il se dirigea tout droit vers *Les Templiers*, l'unique bar-tabac à dix lieues à la ronde, situé à deux enjambées de l'école qui fait aussi mairie car à Chamally-l'Etang il y a moins d'enfants que d'élus. Il entra dans le café comme un habitué. Normalement il aurait dû retirer ses lunettes, je m'en fis la réflexion en entrant à mon tour et en le découvrant attablé en embuscade près de la porte. Gilbert était au zinc, accoudé en face de Jacques qui affichait une mine de taulier réjoui. Trois clients d'un coup, à une heure pareille ça tenait du miracle. Le spleen et la chaleur sont les meilleurs alliés des limonadiers, et pour ma part j'avais la pépie. J'ai commandé une Suze, comme ça, pour me mettre en train; l'étranger a craqué pour une bière et Gilbert a continué au bordaux, son péché mortel.

Le soleil chauffait la vitrine, à l'ombre au fond du bar j'étais peinarde, bien au frais. Fidèle à ses habitudes, Gilbert soliloquait. « Des études, oh ! bon Dieu oui, bien sûr qu'il en avait fait ! Professeur il était, professeur de sciences naturelles très exactement, oui, monsieur » ; et pour l'heure il reposait son verre d'un air grave en répétant « oui, monsieur » à un point flou tout au fond de lui-même, loin derrière

l'écran d'or de la porte. Au-dessus du zinc, une escadrille de drosophiles kamikasées patrouillait autour d'un long ruban poisseux déjà grêlé de cadavres. Jacques s'était calé l'oreille contre son transistor qui ronronnait une valse en sourdine, l'air moite embaumait les fleurs, le pastis et la frite. Ici, on oubliait vite qu'à une demi-heure d'hélico, sur le parvis de la Défense, des cohortes de clampins s'affairaient à singer le XXI^e siècle. Les années 90 cavalaient et le millénaire tirait à sa fin, tout comme le verre ballon de Gilbert qui tripotait sa casquette en suçotant une Gitane maïs. Le grand escogriffe à carreaux fumés semblait posé là comme un mourant sur une autoroute, il aurait pu refroidir pendant des heures ou pourrir sur place, ça n'aurait inquiété personne. A nos yeux indigènes, son inexistence était absolue. On en voyait quelquefois qui s'égarèrent par chez nous, des cadres ou des commerçants en mal de chlorophylle; en général ils ne s'éternisaient pas, le calme et le silence mènent aux grandes interrogations et sans entraînement ça peut troubler les sens.

Je me souviens que Gilbert leva haut son verre vide en rotant sans retenue. Jacques s'essuya machinalement les mains sur le devant de son polo gris intemporel, une trace humide s'inscrivit sur la rondeur de son abdomen. Il faisait ce geste deux cents fois par jour et lorsqu'on lui en faisait la remarque il s'en défendait énergiquement, comme s'il avait eu quelque crime à se reprocher. Son forfait, je le connaissais fort bien, Jacques n'aspirait qu'à faire tourner son petit commerce, ce n'était pas répréhensible, même s'il aidait un peu ses clients à crever. Depuis plus d'une semaine le mercure pavaisait aux alentours de trente à

l'ombre, les rendements s'annonçaient exceptionnels et les journaliers viendraient bientôt arroser ça. Je savais qu'il y pensait en servant Gilbert.

La bouteille étoilée traversa langoureusement les airs avant de venir glouglouter au-dessus de l'embouchure vorace du verre ballon.

« Merci bien, Jacquot. Tu permets que je le baise ? »

Le rituel consistait à se courber au ras du zinc pour aspirer du bout des lèvres les premières gouttes du précieux liquide qui affleurait de manière dangereusement rebondie. Il ne fallait surtout pas s'y cogner la casquette. Gilbert ne quittait jamais la sienne, une vieille casquette de base-ball couleur kaki délavé. Il avait conservé malgré son âge une silhouette d'adolescent dégingandé ; ses pantalons flottaient, trop courts et trop larges, ses godillots, bouclés de ficelle, bâillaient, et il portait définitivement un veston cintré aux épaules étroites qui avait dû à l'origine être de tweed mais qui avec le temps avait pris l'apparence et la consistance d'une toile de bâche.

Gilbert savoura l'instant, il déglutit en fermant les yeux avant de reprendre son marmonnement sourd. Jacques s'était remis en position d'écoute. Il avait la moustache et la stature de Staline mais ce n'était pas Staline, il n'aurait jamais tué Trotski. A la radio c'était l'heure des infos, il ne se passait rien, un banal génocide, une petite famine par-ci par-là et quelques non-partants dans la cinquième. Gilbert décocha un sourire à ce petit point flou caché tout au fond de lui-même, ses chicots avaient la blondeur de ses Gitanes; puis soudain sa voix craquelée tourna autoritaire et précise. Quand il prenait ce ton de professeur, il voulait qu'on l'écoute.

« ...son habileté venait de ce que son esprit se mêlait aux formes... ça ne vous dit rien ça, monsieur ? On a tout le temps d'y réfléchir, oui, vous là qui cachez vos yeux, c'est à vous que je cause. Profitez-en parce qu'un jour je ne dirai plus rien; vous non plus remarquez, juste un bonsoir aux asticots, vous me suivez ? Vous m'écoutez, je le sais; je sais tout ce qui vit, tout ce qui respire me parle, monsieur... alors puisque vous n'avez plus que vos oreilles pour lire le monde, je vais vous dire de quoi il est fait ce beau bas-tringue ! Mais il faut que vous sachiez, monsieur, que quand je vous dis " je ", pronom personnel première personne du singulier, je ne suis pas toujours moi. Etrange, n'est-ce pas ? C'est comme ça, faudra vous y faire. Si je vous dis que je m'appelle Rousso et pas Gilbert vous allez croire que je me prends pour le beau Jean-Jacques, le père indigne qui croyait au Bon Sauvage, mais je ne parle pas de ce Rousseau-là, moi je suis cheval, un vrai cheval, quatre jambes, quatre sabots, une queue et tout le tralala, crinière comprise, clataploc, clataploc ! Vous allez me rétorquer que chacun a le droit de se prendre pour ce qu'il veut, vous aurez raison, sauf que je ne me prends pas du tout pour Rousso, je SUIS Rousso ! Excusez... »

Il avala une longue lampée de rouge cardinal et fit claquer son verre sur le comptoir. L'étranger était resté de marbre, moi je n'étais plus qu'un regard, un œil et une oreille posés sur la moleskine molle de la banquette du fond, juste sous la photo glacée du calendrier où la fille n'en finissait pas d'écartier les cuisses depuis le début du mois. Celle-ci était blonde, en juillet c'était une rouquine. « Excusez du peu », répéta Gilbert.

« ...excusez du peu, je suis un vrai fils d'arabe croisé de selle français, oui, monsieur, pour une jument on dit selle français, pas française, ce qui, vous en conviendrez, est injuste. Fils d'Ibrahim et de Jouvencelle, si vous voulez, je peux hennir... »

Il éclata d'un rire chevalin. Sa trogne réjouie, son grand nez écarlate brillaient d'une lueur de fête. Il n'avait rien d'un malade, il ressemblait plutôt à un taoïste qui se joue une bonne blague. Ses yeux étaient vifs et ironiques, deux cristaux de roche sertis au creux des orbites sombres. Il avait le teint buriné, tanné de soleil et de pluie, ses joues tailladées de profondes crevasses s'étiraient en méplats gris moirés de violine et ses oreilles immenses jaillissaient comiquement au ras de la casquette, mais ses mains surtout me fascinaient, deux battoirs de chair noueuse au bout de bras simiesques; il était fort comme un Turc, Gilbert. Il aurait eu soixante-sept ans cette année.

« Vous voulez que je vous raconte comment c'est arrivé ? »

Gilbert nous haranguait; Jacques continua d'essuyer ses verres. Quand Gilbert s'y mettait mieux valait ne pas l'interrompre.

« Je sais bien que vous vous en foutez ! Vous n'êtes pas d'ici; et puis vous ne connaissez sûrement rien aux chevaux, on ne peut pas aimer la liberté quand on s'habille tout en gris, n'est-ce pas ? Ne vous vexez pas. Et la télé ? Vous regardez la télé ? Moi j'aime bien Colombo, l'inspecteur Colombo; il s'appelle Peter Flak l'acteur, je l'ai noté parce que celui-là c'est mon préféré. Flak ? Non, non, Falk, vous le connaissez ? Même pas, vous ne connaissez rien, vous ne dites rien, vous êtes mort ? Tant pis

pour vous. Peter Flak figurez-vous, c'est Colombo, pile le sosie de mon patron, et justement mon patron s'appelle Pierre. Je lui dis toujours, Pierre, tu es cette pierre sur laquelle je construirai ma retraite et ça ne le fait pas rire du tout vu qu'il n'a jamais lu la Bible, moi non plus remarquez, mais je connais le catéchisme. Quatorze ans que je bossais chez les Legrand, deux fois sept, deux cycles, monsieur, et je m'occupais de tout chez eux. Pierre Legrand, ça sonne bien non ? C'est une des raisons pour lesquelles je suis resté, vous m'auriez jamais vu travailler chez un Leveau, jamais ! non pas que j'aime pas les veaux mais je me méfie des gens qui ont des noms de victimes, souvent ils se vengent, ils sont méchants, c'est normal me direz-vous; et puis on aime bien être fier de ceux pour qui on bosse, pas vrai ? Le Pierre, il est peintre, il trouve que la lumière du coin est belle, il a raison, on est moins pollués par ici. On a pris langue rapport à son potager qui voulait rien donner mais comment voulez-vous faire venir des salades sans les arroser ? Ils sont fous ces Parisiens... Remarquez, moi à l'époque j'étais pas à la rue, j'avais encore mes cours au lycée de Grandpuits, mais je me suis arrangé au mieux et je lui ai fait pousser les plus belles laitues du monde, grâce au fumier, mon petit monsieur, oui, un beau fumier de cheval comme on n'en trouve plus. Figurez-vous que les Legrand avaient des chevaux et qu'ils ne se servaient pas du fumier ! Ah ! je vous jure ! Mon Pierre, il aime les chevaux, il est comme moi, même que son Rousso il l'a acheté cinq fois trop cher à un maquard de Verneuil rien que parce qu'il avait le crin gai et l'œil qui quémandait. Si

vous aviez du cœur, vous auriez fait la même chose. Oh ! la la ! on va aller soulager, il faut ça de temps en temps, vous pissiez jamais vous ? »

J'en ai profité pour commander une pression bien fraîche. La Suze faisait déjà son effet mais il n'y a rien de tel que les mélanges. A peine le torrent âpre et pétillant m'eut-il inondé les papilles que ma cervelle se mit à ronronner comme un diesel bien réglé. Gilbert est revenu en remontant ses braies flasques d'un geste hésitant; un pan de chemise lui dépassait de la braguette. L'étranger a esquissé une grimace qui devait correspondre à un demi-sourire; je me suis dit que s'il restait planté là jusqu'au printemps il finirait peut-être par se décroincer, et Gilbert est reparti dans sa nébuleuse.

« Rousso, fils d'Ibrahim et de Jouvencelle, une rente à pattes, je devrais dire à jambes – vous saviez ça, vous, monsieur, que dès qu'on porte une crinière et qu'on hennit on n'a pas quatre pattes mais des pieds et des jambes comme tout le monde ? Et une bouche aussi; ça vous épate pas ? Oh ! je pourrais vous en apprendre bien d'autres ! Pierre avait aussi un Wielpolski dressé à la voix. Hotch, hotch ! Vrrrr ! Vous ne savez pas non plus ce qu'est un Wielpolski ? Aucune importance, Pierre ne le prête à personne... Pas comme Rousso... Une rente à pattes je vous dis, vendu six fois par son maquignon. Un sacré lascar, le père Bedu, il avait un truc infallible, mais moi quand je redeviens cheval, je dis tout. Vous voulez que je vous raconte l'arnaque ? Je marche le long du champ de maïs des Virlojeux, sur la fourrière, avant les sillons, vous suivez ? Le Pierre est sur mon dos et je n'ai pas envie, mais alors là pas du tout envie de

trotter. Ce qu'ils s'imaginent pas là-haut, c'est que nous on a nos idées aussi ! J'aime pas quand ça s'enfoncé trop... Alors je m'arrête net. Je sens l'autre qui s'énerve, qui me balance des coups de talon, qui serre tout ce qu'il peut. Vous avez déjà essayé d'étouffer un cheval avec vos jambes ? C'est pas facile, et moi j'ai la peau dure, je résiste à tout, même aux éperons. Il m'a bien dressé Bedu; je reste là où je veux, je connais toutes les parades : si ça fait trop mal, je recule ou je me cabre; un très joli cabré que Bedu m'a enseigné tout jeune pour faire briller les yeux des filles... »

Je me laissais bercer par son babillage qui éveillait en moi des échos nostalgiques. Ce dernier hiver je restais souvent là à l'écouter pendant des heures, il était ma dernière consolation, un peu de poésie brute au milieu des labours. Quand il roulait dans le fossé, c'est-à-dire environ trois fois par mois, il expliquait que son vélo lui jouait des tours, mais on lui pardonnait ses frasques, il y avait toujours une brouette ou un tracteur pour le rapatrier. Une chose est sûre, l'alcool le protégeait. Une nuit, aux environs de la Chandeleur, la mère Virlojeux l'a ramassé tout déchiré par les ronces; le pauvre bougre avait une moitié de joue en excursion au milieu du menton. Les vents étaient au nord, et sur la plaine il devait faire moins dix. Chez les Virlojeux on raconte encore à qui veut l'entendre qu'il a fallu lui dégeler les glaçons du visage avec un sèche-cheveux. Je veux bien le croire, n'empêche que huit jours après Gilbert était sur le tracteur. Nous étions les deux piliers des *Templiers*, les inséparables, on nous appelait Job et Judas, et pourtant nous ne nous

parlions plus depuis des lustres. Il divaguait au zinc, moi j'enregistrais. Il s'adressait tantôt aux murs, tantôt à Jacques ou au pot de fleurs, parfois même il s'adressait à moi ou comme ce jour-là à un étranger, mais nos réponses ne l'intéressaient guère.

« Je crois en Pégase, monsieur... » Il l'affirmait à tout bout de champ; son Pégase, il lui causait comme à un vieux pote, il disait qu'il avait la ligne directe, un Dieu convivial et barbare; le mien était indifférent, sa ligne était en dérangement.

« Je crois en Lui, mon gars, et Lui croit en moi, je veux dire qu'il grandit de jour en jour, vous comprenez ? De jour en jour... savez-vous que de doctes cocus prétendent encore qu'Il n'existe pas ? Ce sont les mêmes qui vous expliqueront que les chevaux voient la vie en noir et blanc parce qu'ils n'ont pas les petites cellules spéciales pour la couleur. Vous avez la couleur, vous ? C'est plus cher mais c'est mieux... Imaginez donc un Martien. Il débarque, il voit que nous n'avons pas de tentacules et il conclut que nous ne sommes pas télépathes ! C'est idiot, n'est-ce pas ? Nous le sommes tous, mais vous, ça vous fait peur, tout le monde a peur d'entendre la grande rumeur du monde. Moi, quand je suis Rousso, je continue de voir les couleurs... Là, maintenant, je la vois, une large, une longue feuille de châtaignier croquante à souhait, qui se balance devant mon nez exprès pour me faire saliver. Le mors m'emmerde, je veux tout envoyer dinguer, et derrière, au-dessus, je sens mon Pierre qui s'impatiente, oui oui, je sais tout ce qu'il pense, Pierre... Quand il pense " galop ! " je galope, quand il pense


Ramdane Issaad

Pégase

Judas aime Djamila qui aime Pierre qui aurait pu aimer Kirsten ; jusque-là, nous sommes en présence des plus élémentaires ingrédients d'un vaudeville intemporel ; mais lorsque l'histoire se raconte en un après-midi, dans un café briard, par la bouche d'un sage ivrogne amateur de bordeaux, et par la narration froide que nous en fait Judas, ivre de vodka et de lucidité, le vertige n'est pas loin.

Deux personnages engagés sans le savoir dans une course à la mort arbitrée par un ange banalisé, un clocher qui sonne les chapitres, une bouteille et un zinc : les repères sont simples, et pourtant il est si facile de perdre pied. Qui ment ? Qui est fou ? Qui parle ? Et où est la réalité ? Après *Le Vertige des Abbesses*, thriller de l'Orgueil, Ramdane Issaad se penche sur l'Envie, propos essentiel de Pégase, roman circulaire où la vérité se cache dans la mémoire ailée d'un cheval gourmand, mort d'avoir voulu voir si, de l'autre côté, l'herbe était plus verte.



B 23815.7  2.91
ISBN 2.207.23815.6
90 FF TTC